

Ilma Rakusa

ÉLOGE de Mark Thompson

Mesdames, Messieurs, cher Mark Thompson,

Pour la première fois dans son histoire, le Prix Jan Michalski, récompense une biographie. Ce choix est pleinement justifié. En effet, cette biographie présente un écrivain extraordinaire, et elle le fait d'une manière extraordinaire. Le genre biographique, vous le savez, est très répandu et très apprécié des lecteurs, dans la mesure où il leur permet de jeter un regard voyeur sur le destin de personnalités plus ou moins célèbres. La plupart des biographes se contentent de restituer chronologiquement l'histoire d'une vie, avec un maximum de détails. D'autres méthodes sont à peine imaginables, et la langue et le style n'importent guère.

À cet égard, Mark Thompson est unique en son genre. Sa biographie de Danilo Kiš, intitulée *Certificat de naissance*, vise un triple but: elle éclaire la vie de Kiš, elle analyse ses œuvres et elle livre un tableau approfondi de son époque, si bien qu'à tour de rôle, elle fait entendre la voix d'un narrateur habile, d'un spécialiste en littérature et d'un historien. La construction du livre est elle aussi originale et nouvelle, mais nous y reviendrons.

Commençons par la question que vous êtes nombreux à vous poser : qui est donc ce Danilo Kiš, le héros de ce livre ? Kiš est l'un des plus grands représentants de la littérature yougoslave; son œuvre multiforme, qui traite aussi bien de la Shoah que du Goulag stalinien, lui aurait presque à coup sûr valu le prix Nobel s'il lui avait été accordé de vivre plus longtemps. Né en 1935 à Subotica, à la frontière serbo-hongroise, d'un père juif hongrois et d'une mère monténégrine orthodoxe, il passe son enfance à Novi Sad, où il est baptisé à l'âge de quatre ans. Après que son père, en janvier 1942, échappe de justesse au massacre des Juifs perpétré par des fascistes hongrois, la famille se réfugie dans le sud-ouest de la Hongrie, dans le village d'origine du père. En 1944, Eduard Kiš – avec quelques personnes de sa famille – est déporté au ghetto de Zalaegerszeg. Son chemin s'arrête à Auschwitz.

Danilo Kiš a neuf ans à l'époque, mais déjà, le voici chassé du paradis de l'enfance. La disparition de son père marque la déchirure la plus douloureuse de sa vie : elle fait de lui un sceptique et un errant. Après la guerre, Kiš, avec sa mère et sa sœur, est rapatrié au Montenegro. Il suit le Gymnase de Cetinje, puis il se rend à Belgrade pour y faire des études de littérature comparée. Il fréquente les cénacles artistiques, découvre James Joyce, écrit un bref roman, *Psaume 44* et peu après, un roman d'apprentissage satirique, *La Mansarde*. Simultanément, il traduit de la poésie, hongroise, russe et française. Kiš trouve son thème véritable dans sa trilogie autobiographique « *Chagrins précoces* », « *Jardin, cendre* », « *Sablier* » – un memento poignant à son enfance perdue, au père disparu, et à l'anéantissement des Juifs d'Europe centrale.

Dans le roman *Un tombeau pour Boris Davidovitch*, Kiš aborde les horreurs du stalinisme. Les héros de ce livre – composé de sept récits – sont des révolutionnaires russes, hongrois, polonais, irlandais (juifs pour la plupart) qui tous, meurent tragiquement en tant que « malheureux idéalistes » : soit par assassinat, soit au Goulag. Joseph Brodsky a défini ce roman, écrit avec maestria, comme le « meilleur livre de la littérature européenne de l'après-guerre », et l'art de Kiš, comme « plus accablant que n'importe quelle statistique ». *Un tombeau pour Boris Davidovitch*, traduit en un grand nombre de langues, fait connaître Kiš largement, si ce n'est durablement. Mais en Yougoslavie, il provoque un scandale. Les fonctionnaires de Belgrade se voient démasqués dans leurs pratiques « stalinienne » et déclenchent une offensive générale contre Kiš, à laquelle ce dernier répond par un essai polémique, *Leçon d'anatomie*. C'est alors aussi que Kiš tourne le dos à sa patrie pour aller s'installer à Paris. C'est là que voit le jour un recueil de récits intitulé *Encyclopédie des morts*, la dernière œuvre importante de l'auteur. En 1989, Kiš meurt d'un cancer.

Ses œuvres complètes en quatorze volumes comprennent des poèmes, des récits, des romans, des pièces de théâtre ainsi que de nombreux essais – sur Flaubert, Borges, Nabokov, sur des questions de poétologie, et sur les rapports entre l'homo politicus et l'homo poeticus. Kiš, en sa qualité d'artiste, est un maître de la forme, mais sa lucidité de penseur est proprement hallucinante: dès le début des années 1970, il met en garde contre les dangers du nationalisme. Il ne devait pas vivre les années où cette idéologie, après la désintégration de la Yougoslavie, mena à des guerres sanglantes.

J'ai eu le bonheur de connaître Kiš personnellement. Traductrice de quelques-unes de ses œuvres en allemand, je l'ai rencontré à plusieurs reprises. L'année de sa mort encore, il vint à Zurich, où nous avons présenté ensemble une lecture de son roman *Sablier* ; une longue tournée de lectures en Allemagne était prévue. Depuis, vingt-cinq ans se sont écoulés, et Kiš nous manque. Sa voix lucide et poétique nous manque, la voix d'un auteur qui jamais n'a flatté son public, et qui n'a suivi aucune mode idéologique ou littéraire. Il était obstiné, sceptique, absolument incorruptible et ultrasensible, un poète qui se méfiait de la rime et qui, pour cette raison, préférait transplanter la poésie dans la prose. Il était compliqué – ses origines et son époque l'étaient également. Mais il entretenait avec cette complexité – intérieure et extérieure – un débat sans indulgence. Son œuvre est le reflet de ce débat obsessionnel.

Et la biographie est le reflet du débat que mène Mark Thompson avec le débat mené par Kiš. Elle relève ce défi d'une façon extrêmement intelligente, subtile, variée, fondée, bien que la tâche soit loin d'avoir été aisée. L'auteur, historien de profession a dû mettre en œuvre des compétences de psychologue, d'historien de la littérature et de styliste, sans compter ses recherches approfondies dans tous ces domaines.

Comment Thompson aborde-t-il le phénomène Kiš ? Dans son introduction, il remarque : « Pour approcher de la vérité, un livre sur Kiš devrait être expérimental, encyclopédique, et un brin épigonal. » L'intention a été réalisée. Comme fil rouge, Thompson s'est servi d'un bref texte autobiographique rédigé par Kiš à Paris en 1983, intitulé « *Certificat de naissance* ». Chaque phrase de ce « *Certificat de naissance* » est expliquée dans un chapitre. C'est ainsi par exemple qu'à partir d'une phrase de Kiš, « La 'différence inquiétante' que Freud appelle *Heimlichkeit* (l'intimité cachée) doit avoir été la vraie source de mon inspiration littéraire et métaphysique », nous lisons un essai

magistral sur Freud, qui éclaire non seulement l'identité multiple de Kiš, mais encore son goût pour les motifs du double et du miroir. Ce sont bien là des éclairages des profondeurs, des considérations minutieuses, réalisées « à la loupe », telles que la plupart des biographies les laissent à désirer. Car Thompson, sans tracer un parcours strictement chronologique, déploie la biographie intérieure et extérieure de Kiš comme un filet aux multiples nœuds. Quelques-uns de ces nœuds réapparaissent à plusieurs reprises, sous différents points de vue qui tour à tour, les placent au centre de l'attention. En ce qui concerne les œuvres de Kiš, Thompson leur dédie sept « interludes », disposés sur la résille biographique. Ce procédé rend la lecture extraordinairement vivante et contrastée.

Thompson accorde une attention particulière au contexte et aux circonstances historiques de la biographie de Kiš – et de ses parents et ancêtres. C'est ainsi qu'il déroule tout un panorama de l'Europe centrale entre la Première et la Deuxième guerre mondiale et au-delà, avec de nombreux détails, tout particulièrement en ce qui concerne la persécution des Juifs en Pannonie. Avec la même profondeur, il étudie les relations complexes de l'histoire et de la littérature. « La compétence de Mark Thompson en la matière est à couper le souffle », écrit Adam Zagajewski avec emphase.

Notons que Thompson ne limite pas ses recherches aux bibliothèques, mais qu'il a également visité les lieux de la vie de Kiš, et qu'il a pris contact avec les parents et les connaissances de l'auteur. Ses expériences personnelles ont trouvé leur place dans le livre. Il les a restituées admirablement. Je pense tout particulièrement à la langue de Thompson, qui est fluide et pittoresque, précise sans sécheresse universitaire – en un mot, merveilleuse à lire. Pour illustrer mon propos, voici un passage dans lequel l'auteur décrit sa visite à Kerkabarabás, le petit village hongrois dans lequel Kiš a grandi :

« Kerkabarabás, avec ses 303 habitants, est situé aux confins du sud-ouest de la Hongrie, au milieu d'un paysage qui vers le sud, descend jusqu'à la Mura, dont scintillent les eaux gris-vert. La Slovénie se trouve à une demi-heure de route, la Croatie n'est guère plus éloignée. Villages endormis, forêts de feuillus, pylônes et églises aux roux clochers à bulbe rythment l'horizon. Après la frontière, la route descend, remonte et redescend en passant devant des fermes en maçonnerie, aux cheminées coiffées de nids de cigognes. Les bruits de la route ne portent pas très loin dans la forêt et sur les champs. – Nous sommes arrivés au village par un dimanche d'été pluvieux, vers la fin du siècle dernier, nous avons roulé dans des rues boueuses, passant devant des maisons terrées dans le sol, aux cadres de fenêtres écaillés et aux toits moussus, et devant des fermes en ruines. On était en train de poser des tuyaux pour amener le gaz au village. Quatre hommes étaient assis au café. Quand nous eûmes expliqué le motif de notre visite, l'un de ces hommes, ouvrant les bras, s'est écrié avec un généreux éclat de rire : *Mon ami Dani !* C'était István Molnár, dont en 1947, le père, en sa qualité de maire, avait signé les papiers de Milica confirmant qu'elle et Eduard étaient mariés ; qu'Eduard, en raison de sa *nationalité juive*, avait été déporté en Allemagne, où *ils l'avaient tué* ; qu'il n'avait pas collaboré avec les *occupants* ; que Milica ne s'était pas remariée et n'avait pas désobéi à la loi. (Elle avait besoin de ce document pour faire valoir ses droits à une retraite, en Yougoslavie.)»

Je m'arrête ici, bien que ce texte nous entraîne irrésistiblement dans son flux.

Il n'en a pas été autrement du jury : nous avons été fascinés par cette lecture. Car elle ne nous a pas seulement dévoilé la vie et l'œuvre de Danilo Kiš, mais elle nous a présenté le destin tragique de cette Europe centrale que Kiš appelait Pannonie : d'une manière captivante, et dans une langue brillante.

Toutes mes félicitations pour le Prix Jan Michalski, cher Mark Thompson ! Nous n'avons plus qu'à espérer que votre livre paraîtra bientôt en français aussi, et qu'il trouvera encore de nombreux lecteurs et lectrices !

(Traduit de l'allemand par Marion Graf)